

Chapitre premier

Le diacre Paul

Le diacre Paul leva la tête du parchemin qu'il lisait et donna un coup d'œil au copiste pour voir s'il avait fini de transcrire le document qu'il lui avait passé. D'habitude il écrivait tout seul ses documents, avec lenteur, en s'y attardant, ce qui le distrayait quelquefois de ses soucis ; mais maintenant il était arrivé à un moment si compliqué de son histoire que pour bien l'analyser, il lui aurait fallu avoir un œil sur quatre documents à la fois. Empêtré dans tant de papiers, il avait craint d'oublier quelque chose ; et puis il était agacé de devoir continuellement tirer vers lui l'un ou l'autre parchemin

Le voyant dans l'embarras, Nicolo Querini, curé de San Basso, qui venait le trouver deux ou trois fois par jour et fureter tout souriant et content, s'était empressé d'appeler un des copistes les plus diligents du scriptorium voisin pour le mettre à sa disposition.

Le diacre en fait avait pris l'habitude de travailler dans la bibliothèque que le curé avait su aménager dans un local spacieux près de la sacristie, à côté du scriptorium. Il aimait cette salle. Le plafond bas voûté, les étagères pas très hautes mais pleines de volumes, l'odeur du cuir des reliures, les grandes tables de noyer sombre, les pupitres soutenus par des colonnettes élégamment sculptées : tout cela lui apportait une sorte de sérénité et de sécurité. Par les trois grandes fenêtres, en tirant à peine les rideaux, on pouvait voir le côté gauche de l'église Saint Marc avec ses bas reliefs et ses plaques de marbre gris sur lesquelles jouait le soleil. Le silence paisible était accentué par le bruissement des papiers entre les mains du copiste et le crissement de son style sur le parchemin. Dans la bibliothèque ils n'étaient que tous les deux ce matin-là. De dehors, de très loin semblait-il, arrivaient les cris et les rires des gens dans le jardin.

Le clerc peinait à déchiffrer la calligraphie du document qu'il lui avait donné à copier. C'était un ancien acte notarié concernant une boutique d'artisan et le texte n'était pas en bon état. C'était le chancelier dogal Ravà, notaire qui lui avait prêté cet acte ; depuis quelque temps il l'aidait dans son travail de recherche ; il consultait pour lui les archives du Palais et lui passait les documents qui pourraient, pensait-il, lui servir.

Le chancelier connaissait ses idées et c'était sa manière de lui montrer qu'il les approuvait et les soutenait, même si c'était avec prudence.

« Qu'est-ce qu'il te reste à faire ? » demanda Paul au copiste.

« Pas grand-chose maintenant » répondit-il en ayant l'air de vouloir se hâter.

« Va doucement, va doucement. Prends ton temps. Je patiente. Ne crains rien » et il lui fit un bon sourire.

Le visage du diacre Paul n'avait rien de particulier : yeux gris, cheveux rares, nez marqué. Il n'y avait que son air pensif ou comme en ce moment précis une bienveillante bonhomie qui le faisaient remarquer au milieu des autres.

Il détacha son regard du jeune convers et le fixa sur une icône pendue au mur en face de son pupitre. Il la regardait souvent et chaque fois il n'arrivait pas à éviter se laisser entraîner par un sentiment douloureux de nostalgie. L'image en fait lui rappelait une autre icône qu'il avait souvent eu sous les yeux chez lui quand il était jeune. Et ce souvenir mettait presque toujours en mouvement une série de pensées dont il connaissait trop bien le déroulement et le développement.

Sa jeunesse avait été pour lui comme pour tous les jeunes, l'âge où tout semble possible et où l'unique manière digne de vivre était celle de s'engager dans quelque grand projet. De plus l'atmosphère de religiosité rigide et sincère où il avait grandi l'avait bien vite amené à la conviction que, puisque le monde était corrompu par le démon, il fallait s'engager pour l'améliorer d'une manière radicale.

Très jeune il avait prononcé ses vœux mineurs et il s'était mis à la tâche avec ferveur. Dès le début, presque naturellement, il avait eu pour guide les écrits des adeptes de Joachim de Flore, des pénitents et de tous ceux qui s'inspiraient du millénarisme et des idéaux apocalyptiques. Il en avait tiré la conviction que le monde était sur le point de changer et qu'il fallait se dépêcher d'agir. Il s'était donc mis à courir çà et là après le moindre indice même le plus minime d'un bouleversement ou d'un mouvement, espérant toujours que ce serait le début le la palingénésie tant rêvée. Il n'y eu pas une seule tentative de renouvellement de l'église vers la spiritualité et la pauvreté qu'il n'ait suivie quelque temps et qu'il n'ait ensuite abandonnée pour en suivre une autre qui semblait plus ferme. Il avait pris des centaines de routes et fait des centaines d'expériences.

Il avait discuté, prêché, fait des prosélytes dans au moins une dizaine de groupes différents. Et puis ? Il n'était rien arrivé. Le monde – c'est incroyable ! - le monde s'en était allé par une voie différente de celle que lui et tous ceux avec lesquels il avait lutté, avaient imaginé avec conviction. Maintenant, amer, il avait envie de rire de la naïveté de ses idées d'autrefois. C'était justement la vue de l'icône qui faisait naître en lui, en même temps qu'un sentiment de compassion sur lui-même, la rage et la déception de tous ces rêves longtemps traînés avec soi et toujours frustrés et de ces années perdues à se faire des illusions.

Maintenant, c'était comme s'il n'avait plus les moyens de comprendre le monde. Toute la culture accumulée pendant ces années d'études désordonnées gisait inerte et inutile dans son esprit. Et d'ailleurs, il ne pouvait plus y avoir de doutes maintenant : la réalité avait pris soin de lui démontrer que tous ses beaux raisonnements d'autrefois n'avaient été que des rêves, et que ce qu'il croyait être des signes du ciel auxquels les hommes auraient dû nécessairement obéir, ils les avaient inventés lui et les autres rêveurs de son espèce. En fin de

compte, tous les raisonnements dont il était si fier, n'avaient été que la tentative de donner une forme rationnelle à son esprit de charité.

A un certain moment il avait pensé que c'était lui qui avait tout raté, entraîné par son caractère : trop de morale, trop de rigidité tout compte fait injuste, envers les autres. Et en même temps là, où autrefois il voyait seulement l'œuvre du démon, perverse et insinuante, la noirceur et l'avidité des malveillants, l'ignorance superstitieuse des pauvres et des malheureux, la corruption de l'église et des clercs, l'expérience et la déception le poussaient maintenant à avoir un jugement plus équilibré, hélas beaucoup plus stérile sur le monde et lui faisaient voir une humanité toute de douleur, en proie à des forces méconnues, toute occupée, y compris les pauvres, à une lutte pour s'approprier les biens de cette terre. Et celui qui réussissait dans cette course imbécile et insensée, il n'était pas dit que c'était le plus mauvais. Au contraire.

Et puis l'expérience lui avait appris en fin de compte que même les pauvres ne s'intéressaient pas à la Nouvelle Jérusalem. Et la ville de Dieu dont parlait Augustin était là-haut, loin des hommes ; on pouvait l'atteindre, si c'était possible, non par des palingénésies, des régénérations improvisées ou fulgurantes mais (maintenant c'était clair) seulement par un long travail d'apostolat dont cependant actuellement les modalités et les phases lui échappaient. Tout compte fait, peut-être que la faillite de la mission qu'il s'était donné dépendait du fait qu'il n'avait jamais été porté à l'action. Son engagement concret était né d'une méprise due à la culture des classes sociales avec lesquelles il s'était lié : un clerc était toujours obligé de témoigner de ses propres idées, en agissant parmi les hommes. Mais lui, et seulement maintenant il s'en rendait compte et il avait le courage de l'admettre – il avait toujours pris l'attitude d'un observateur et d'un homme d'étude plutôt que d'un politique. Dieu l'avait fait ainsi – rigide et timide en même temps – et il n'y avait rien de mal ni de quoi avoir honte. Finalement, pendant des siècles on a pensé que vivre dans les livres était différent et même plus noble que vivre parmi les hommes.

En fait quand il s'était mis à prêcher et à rassembler des gens autour de lui, il s'était toujours montré maladroit et excessif. Content de lui, il l'avait été quand il s'était dédié à l'étude ; mais la crainte d'être trop éloigné du modèle d'engagement évangélique auquel il croyait que sa vie devait aspirer, lui avait fait abandonner chaque fois analyses et méditations pour un activisme pénible et frustrant, perdu parmi les centaines de querelles qui divisaient et opposaient féroceement entre eux, tous ceux qui proclamaient vouloir rénover l'église et la société.

Sans parler de toutes ces petites vanités et désirs d'occuper la première place qui pullulaient aussi au milieu de ces pauvres gens et de ces frères, prédicateurs et visionnaires qui rêvaient d'une rédemption imminente. Rien, en revanche n'avait été plus éloigné de son esprit que l'idée de faire carrière, de se mettre en avant, de devenir important. Et maintenant il s'en repentait, parce qu'il n'avait

tissé aucun lien avec personne, il ne s'était inséré dans aucun milieu ; par soucis vaniteux de sa propre intégrité, par refus présomptueux de tout compromis, il avait rejeté aussi toute possibilité de faire peser de manière rationnelle ses propres idées. Maintenant que le grand rêve d'une communauté évangélique semblait s'être éloigné pour toujours, il était désormais un homme seul et égaré, loin des autres et dépassé par les événements : plus proche d'un pauvre clerc errant, sans responsabilité et sans attaches que de la figure du prophète solitaire auquel, dans le passé, il s'était plu de s'inspirer.

Par chance depuis peu, son esprit avait retrouvé un intérêt – mais quand il était de mauvaise humeur il disait une attention – auquel il n'avait pas eu le courage de se dédier complètement dans le passé : l'étude de l'histoire. Cet intérêt lui avait évité de tomber définitivement dans le désespoir et de ressentir sa propre vie comme une chose désormais inutile et qui n'avait pas de sens. En plus, se mettre à écrire sur l'histoire lui parut immédiatement le meilleur moyen pour éviter que toutes ses expériences ne soient complètement perdues. Au contraire, au fur et à mesure qu'il avançait dans son travail, il était de plus en plus convaincu que c'était la meilleure façon de démontrer la justesse de nombre de ses idées, même si elles ne l'étaient pas toutes, sur les hommes et leur salut. Il est vrai que beaucoup de ses anciens compagnons ou s'étaient retirés dans un couvent ou sur le tard et avec difficulté et amertume, s'étaient mis à tirer quelque plaisir ou satisfaction des années qui leur restaient à vivre. Mais ça ne l'intéressait pas, même si quelquefois lui venait l'idée qu'il était encore une fois entrain de courir après des chimères. Essayer d'écrire une chronique des événements de Venise des cinquante dernières années du siècle qui venait de finir, c'était sûrement l'unique moyen d'avoir l'impression de participer encore aux événements et de donner un sens au désordre de toutes ces années. Dès qu'il commença à y penser, à rassembler des documents, à écrire quelque page, il sentit que c'était bien là son travail et qu'il aurait dû l'être depuis toujours. Souvent une colère incontrôlée le prenait et le privait pendant un moment de la sérénité nécessaire à sa nouvelle occupation quand il pensait au temps perdu inutilement et que c'était seulement avec l'âge qu'il s'était mis à faire quelque chose d'agréable et d'utile.

Ce n'est pas qu'il ait renoncé complètement à rester en contact avec les problèmes de son époque et qu'il ne fasse encore quelque rêve inconsidéré et rageur sur la possibilité de renouveler radicalement la société, mais il n'arrivait pas à ressentir la même passion qu'autrefois. Et puis surtout, petit à petit, il était tellement pris par les questions d'histoire – où trouver les documents, comment les comprendre, comment organiser l'exposition des faits – qu'il y passait désormais une grande partie de la journée. C'était surtout pour l'histoire si singulière de Venise, qu'il avait négligée autrefois comme si elle était marginale face aux bien plus vastes thèmes de la rédemption de l'humanité et de la construction de l'humanité future, qu'il avait trouvé en lui une capacité de s'enthousiasmer qu'il croyait ne plus avoir.

Ainsi, quand il quittait ses études et essayait de s'intéresser à ce qui se passait en ville, il le faisait en se tenant un peu à l'écart, avec l'air ennuyé – il le reconnaissait lui-même – de quelqu'un qui a déjà tout vu et se sentait détaché d'un présent qui n'a plus de sens. De temps en temps il participait à une discussion, se confiait à quelqu'un ou s'informait sur ce que certains jeunes gens, encore pleins d'illusions, essayaient de faire. Mais il avait l'impression de parler un langage différente de la leur.

Cependant maintenant surgissait un fait nouveau : c'était cette tentative de créer un large consensus autour du projet des Tiepolo et des Querini de renverser, même par la violence, le doge actuel et d'abolir les effets de la fermeture (*serrata*) du Grand Conseil. Les conjurés affirmaient vouloir ramener un peu de légalité à Venise et la chose l'intéressait, soit parce que malgré tout, il se sentait d'instinct ennemi de toutes les injustices – et le dogat de Gradenigo était ce qu'on avait vu de pire à Venise depuis longtemps – soit parce que d'un choc de ce genre pouvait naître une ouverture pour commencer à réaliser au moins partiellement cet ordre plus juste qui lui tenait à coeur depuis toujours.

C'était justement le curé de San Basso qui l'avait entraîné dans ce projet ; il l'avait invité à sortir de ce qu'il appelait son « otium » et lui avait fait connaître plusieurs conjurés de la Scuola de Sainte Ursule.

Il avait dit oui mais sans beaucoup de conviction, même si comme autrefois, il s'était tout de suite engagé avec générosité. Mais avec l'engagement étaient réapparues aussi immédiatement les anciennes angoisses.

Tandis qu'il regardait le copiste attentif à travailler avec grande application, il lui vint à l'esprit l'idée, comme déjà tant d'autres fois, que l'action portait toujours en elle quelque chose de sale et d'imparfait. Il fallait accepter des compromis, recourir à des subterfuges, se plier à l'avis des autres. Et puis la violence frappait presque toujours de stupides innocents, qui par nécessité ou par conviction idiote s'étaient offerts à être l'instrument de la malfaisance, mais ne punissait presque jamais les vrais responsables du mal.

D'autre part seulement écrire et étudier, à la longue deviendrait une chose stérile, un signe d'impuissance, peut-être seulement le refuge qu'il s'était lui-même inventé pour sa propre médiocrité. Mais cela valait-il la peine d'avoir à nouveau des illusions, de recommencer à douter, d'être inquiet ? Se demander si l'entreprise réussirait ou non ? Et puis quelle serait sa place à lui, au bon endroit dans tout ça ?

Et pourtant il sentait qu'il était juste de faire quelque chose, de ne pas continuer à devenir stérile dans sa solitude. C'était dans les faits, c'était écrit que l'ordre auquel il avait toujours pensé devait se réaliser : foi et raison avant ou après ne pouvaient pas ne pas trouver un terrain d'entente. Et la réalité devait s'adapter à un ordre spirituel, cohérent avec le dessein divin.

Autrement l'action humaine n'aurait aucun sens. C'était la nature même de Dieu qui le garantissait. Il le savait depuis longtemps et ce qui ébranlait ses convictions, ce ne pouvait donc être la déception de ces dernières années où

tout espoir et toute certitude semblaient vaciller. Mais ces Tiepolo et ces Querini ? Pouvaient-on les imaginer comme des instruments dans les mains de la providence divine ? Etant donné leur passé, de quel ordre nouveau pouvaient-ils être porteurs ? Il était à peu près sûr qu'ils n'étaient eux aussi que des ambitieux et des meneurs. Il s'arrêta un instant : voilà qu'il s'était une nouvelle fois laissé emporter par l'orgueil. Était-ce possible que lui seul fut un homme intègre ? C'était le moment de faire un peu plus confiance aux autres ! Jouer son rôle et ...

« J'ai fini diacre Paul. »

La voix du copiste qui lui tendait le document et sa copie interrompit le cours de ses pensées.

« Oh merci, merci ! Maintenant je me remets tout de suite à te dicter. Mais avant repose-toi donc un petit peu. »

Pendant que le copiste se levait, et s'étirait, le diacre prit dans ses mains les deux feuilles, y jeta un coup d'œil satisfait et pensa : « Voilà ce qu'il me fallait ! Ce document servira très bien à renforcer ma thèse sur la date de l'institution des Anciens Justiciers (*Giustizieri Vecchi*). C'est bien autre chose que l'antique liberté des corporations ! On voit déjà avec quel œil soupçonneux, il y a cinquante ans, les marchands et les grands vénitiens surveillaient l'activité des artisans ! Quel genre de contrôles et de visas il y avait sur l'acte d'acquisition d'une « voûte » destinée à devenir une boutique ! Je l'ai toujours pensé. Il est inutile et faux de vouloir revenir en arrière. C'est là qu'il faut trouver les racines des maux présents. Pauvre Martino da Canale ! Il ne comprenait vraiment rien. Toute cette nostalgie pour les anciennes libertés, pour la Venise bonne et honnête d'autrefois ! Qui n'a jamais existé... Et pourtant lui et moi avions en commun un idéal qui est d'ailleurs celui qui nous a poussé tous les deux à écrire : le « Gouvernement d'un seul » Lui pensait comme moi : pour soumettre les malhonnêtes et les arrogants, il faut un dogat fort et plein d'autorité. Qui s'appuie sur le peuple... D'autre part l'anonyme de l'*Historia Ducum* était aussi déjà sur la même longueur d'ondes. Et Marco ? Son désespoir est aussi le mien. Mais moi je ne voudrais pas me réfugier passivement comme lui dans les mains de la Providence. Les âmes justes ont toujours su trouver le chemin pour faire entendre leur voix. Il y a toujours eu un moyen de vaincre le mal. Et il existe encore. Même si les temps sont différents aujourd'hui et que les âmes semblent s'être endurcies, l'avenir doit rester le royaume de l'espoir. Et scruter les signes des astres pour en tirer des auspices est inutile... Ce serait même un péché. Pourquoi Dieu nous aurait-il envoyé son fils ? Et Jean ? Et Joaquin ? Se seraient-ils tous trompés ? Ou alors Dieu aurait-il abandonné le monde dans les mains du Démon pour punir ceux d'entre nous qui n'ont pas su réaliser son message tout en ayant les moyens ? Heureux le diacre Jean et celui qui a écrit le *Chronicon* ! Qui sait qui il était. Sûrement quelqu'un de plus serein que moi. C'étaient des temps de peu de doutes... »

Le cours des pensées du diacre Paul fut interrompu par le bruit de la porte de la bibliothèque qu'on fermait doucement mais avec fermeté. Perdu dans ses pensées, il ne s'était même pas aperçu que quelqu'un l'avait ouverte. Il regarda de ce côté-là et vit, arrêté sur le seuil, la silhouette d'un frère mendiant., d'abord il ne le reconnut pas. Puis il secoua la tête comme pour en chasser les pensées et accommoda son regard sur le religieux en plissant ses yeux de myope. Et il sourit affectueusement à la silhouette qui lui était bien familière di père Giacomo de l'ordre des Mineurs.

Le religieux qui venait d'entrer était un homme d'un peu plus de quarante ans, bas de taille mais de constitution robuste. Son visage avait la carnation maladive de quelqu'un qui passe d'habitude une bonne partie de sa journée dans de longues réunions à l'intérieur. Ce qui avait toujours frappé le diacre Paul dans son aspect, c'était ses yeux enfoncés, généralement perdus derrière quelque projet ou idée mais qui, à l'improviste, s'allumaient pour exprimer la violence d'une passion ou l'excès d'un enthousiasme.

De fait frère Giacomo était assurément un homme ni prudent, ni avisé bien que l'on dise à Venise qu'il savait donner de sages conseils, écouter et comprendre tous ceux qui s'adressaient à lui. Mais dans l'ensemble on le percevait comme un rêveur enflammé. Et puis irascible et absolument convaincu d'être dans le vrai quelle que soit la thèse qu'il soutienne à ce moment là. Paul savait aussi que beaucoup l'évitaient parce qu'il était prêt à n'importe quelle violence verbale pour défendre ses propres idées. Mais c'était aussi un meneur, un tribun né. Sauf que, et c'était tout à son honneur, fidèle à son profond sentiment de démocratie communautaire et d'égalitarisme, il avait constamment refusé le rôle de guide. On disait que s'il avait été un peu moins cohérent avec ses propres convictions et un peu plus malléable, nombre de frères l'auraient élu au Chapitre.

Frère Giacomo quitta la porte et s'avança en passant emprunté entre les tables. Déjà en marchant entre les bancs, il se mit à dire à la hâte : « Ce matin un convers est venu me prévenir que vous vouliez me voir. Je n'ai pu venir que maintenant. Est-ce trop tard ? »

« Mais non ! Bienvenu, bienvenu ! Comme je suis content de vous voir ! Comment allez-vous ? »

« Bien, avec l'aide de Dieu... Mais qu'est-ce que vous voulez de moi ? »

« Un peu de patience ! Vous n'allez pas, comme d'habitude, avoir besoin de vous sauver autre part ? »

Le diacre s'interrompit un instant et s'adressa au copiste : « Mon ami, je crains qu'aujourd'hui notre travail soit terminé ; On se voit demain matin, d'accord ? »

Le jeune homme un peu surpris se leva, salua les deux hommes d'un bref signe de tête et se dirigea vers la porte. Le diacre Paul se tourna alors vers le frère, prit ses deux bras dans ses mains, le secoua un peu avec un air reproche débonnaire.

« Toujours le même ! Toujours le même ! Eternellement impatient. »

Puis il changea de ton et donna un rapide coup d'œil à la porte que le convers était entrain de fermer dans son dos, et il ajouta : « Je vous ai appelé pour une affaire délicate. Mais d'abord... Avez-vous toujours le même projet ? »

Frère Jacques parut d'abord déconcerté et demanda : « Quel projet ? » Puis il tressaillit, le regarda fixement avec presque un air de défi, et immédiatement se contrôla : « Mais certainement. Comment pourrait-il en être autrement avec toutes les injustices et les saletés qu'on voit partout ? Il faut sauver cette ville de l'abjection où on est entrain de la précipiter ! Et pas seulement avec des paroles mais aussi avec des actes. Moi, je considère que c'est une œuvre de charité... » Sans s'en apercevoir il avait déjà pris un ton polémique.

« Il me semble que là n'est pas le problème, père ! »

« Non ? Et quel est-il alors ? »

« Du calme frère Giacomo! Ne vous enflammez pas tout de suite ! Il ne s'agit pas ici de salut et de charité mais seulement d'un peu de justice : disons que c'est une question de bon gouvernement. Ceux que vous savez nous demandent seulement de les aider pour que Venise revienne à ses traditions... rétablir le 'Concio', l'Assemblée populaire par exemple. Je pense que c'est seulement si nous résolvons ce problème que nous créerons les conditions qui permettent de pratiquer l'amour envers son prochain. »

Le frère le regarda déconcerté. « Depuis quand avez-vous commencé à penser de cette façon ? »

« Eh, depuis peu » et il fit un demi sourire embarrassé, « Toutes les expériences amères que j'ai faites m'ont appris que les problèmes doivent être affrontés pour eux-mêmes sans avoir toujours recours aux principes généraux. Et le problème que nous avons entre les mains est un petit problème, seulement politique. Sauf que si nous trouvons une solution – je vous le répète – on posera les prémisses d'une avancée dans la direction que nous voulons tous. Ce n'est pas que je rêve d'un retour au passé. Mais à Venise on a pris une mauvaise direction et il faut revenir sur le bon chemin.

Frère Giacomo le regarda un instant, puis demanda : « Qu'est-ce que vous faisiez ces derniers temps ? »

Le diacre sourit amer.

« Disons que j'écris une œuvre posthume... vu mon âge. Mais cela ne m'a pas isolé du monde, si c'est ce que vous pensez. »

« Non, non. C'est seulement que... C'est bon. Entendons-nous bien, si cela vous semble plus juste, même si je ne peux pas être d'accord avec vous. De toute façon il reste évident qu'on ne peut et qu'on ne doit plus rien demander à ceux qui nous dirigent. Il faut qu'on le prenne. »

« Oui, d'accord. Mais ... »

Le frère leva la voix et prit un air inspiré.

« Ce sont les marchands du temple ! On doit lutter pour une vraie justice pour tous et pas seulement en paroles : il faut tout prendre aux riches si on veut donner aux pauvres. »

« D'accord ! D'accord ! » se hâta de l'interrompre le diacre en lui faisant signe avec ses mains de parler plus doucement, « Mais que devons-nous faire concrètement ? Voilà le vrai problème. A mon avis, je vous l'avoue sincèrement, seules la liberté et la démocratie peuvent garantir à chacun les fruits de son propre travail et empêcher les riches d'imposer leur égoïsme et leur avidité... »

Frère Giacomo le regarda abasourdi. « C'est ce que vous pensez maintenant ? On ne devrait plus combattre les riches ? »

« Mais François aussi parlait de compréhension et non de haine entre les hommes... » répondit le diacre et le regardant, curieux de sa réaction, il ajouta : « Il est juste que celui qui prend plus de risques ou se donne du mal puisse profiter davantage des biens de cette terre. Ce qui veut dire qu'il aura une place plus petite dans l'au-delà. L'unique chose à faire est de l'empêcher de faire trop d'injustices et de faire la loi ; C'est pour cela qu'il faut un ordre qui dirige les forces de chacun vers le bien commun. Du reste c'est aussi l'enseignement de l'église si on veut bien le comprendre. »

Le frère eut un mouvement d'impatience.

« L'église actuelle ? Je ne le crois vraiment pas ! Et puis François aussi prêchait que tous les hommes sont devenus frères grâce au Christ qui a souffert de la même façon pour chacun d'entre nous. Et c'est au Christ souffrant et non au Christ triomphant au ciel avec le Père dont nous devons nous inspirer. Il y a trop d'injustice sur terre qui crie vengeance. Et il ne faut pas avoir de pitié pour les riches. »

Il y avait un bon bout de temps que Paul n'avait plus participé à une discussion de ce genre. D'abord il se sentit repris par l'ancienne excitation mais tout de suite après, s'insinua dans son esprit le regret de voir comment ses idées s'étaient désormais éloignées de celle de cet homme qui avait dans le passé fait un si long chemin avec lui.

Il essaya de dire : « Ce ne sont pas les riches mais les ambitieux et les violents qui sont le plus grand malheur de la terre. Les riches, s'ils n'avaient pas des hommes qui les servent honteusement à défendre leurs gains mesquins en promulguant des ordonnances malhonnêtes, auraient peu de pouvoir face au mépris des gens honnêtes. Nous devons être fermes sur la création de bonnes lois et d'un bon gouvernement.

Paul regarda en face le frère et il comprit tout de suite avec tristesse qu'il savait déjà que sa réponse serait négative. Ce qui le surprit, ce fut le ton amer avec lequel il la prononça. Giacomo, évidemment se sentait trahi par lui. Cela lui parut profondément injuste. Avec tout ce qu'il avait fait pour les bons et les opprimés ...

« Je ne vous comprends plus ! L'Évangile, diacre Paul, ne parle pas d'améliorer le gouvernement des hommes mais d'établir le royaume de Dieu sur terre. Et les temps sont mûrs. Vous étiez aussi d'accord sur ce point autrefois et vous citiez Jacques à chaque instant. L'Évangile ! C'est à lui qu'il faut revenir. Et comme le Christ a chassé les marchands du temple, nous devons utiliser une juste violence contre les usurpateurs des droits des pauvres. La violence dans ce cas est sacro-sainte. »

Le diacre poussa un soupir de découragement et décida d'accélérer l'entrevue. « Voici un point sur lequel nous sommes d'accord : la juste violence. Et c'est justement à ce sujet que je vous ai appelé. Je voulais vous faire savoir que nous nous sommes rencontrés il y a deux semaines dans l'église de la Scuola de Sainte Ursule. Vous savez, tous ceux dont je vous ai parlé. Nous sommes obligés de nous cacher derrière l'écran d'une école de dévotion pour ne pas réveiller des soupçons. Et beaucoup d'entre nous participent à la même société commerciale (*colleganza*) pour pouvoir nous voir en toute tranquillité. Le noble Moro nous a mis au courant des derniers développements de la conjuration que vous savez : Les Querini et les Tiepolo sont décidés à aller jusqu'au bout. Jusqu'où faudra-t-il en venir pour arriver à chasser ces quatre intrigants du dogat, je ne peux vraiment pas vous le dire. Maintenant, étant donné que vous n'avez pas changé d'opinion et que même, comme je le vois vous êtes encore plus résolu, le moment est venu de nous donner un petit coup de main. J'ai une tâche à vous confier. Ce n'est pas que je croie que cette tentative – si vous vous souvenez bien, ce ne serait pas la première – apportera le rétablissement du bon gouvernement dont je rêve ; elle pourrait cependant être le début d'une voie finalement dans la bonne direction. »

« J'ai compris et je suis à votre disposition... même si je ne crois pas que les Tiepolo, les Querini et les Moro et autres ambitieux de ce genre puissent faire une authentique « *renovatio*. » Mais dites-moi ce que je peux faire. »

Paul poussa un soupir de soulagement et risqua une critique

« Mais vous parlez toujours comme ça ? On dirait que vous sortez tout droit de l'Ancien Testament ! »

Tout de suite après il se hâta de se reprendre.

« Nous avons pensé que vous seriez l'homme indiqué pour prendre contact avec la communauté des pénitents de l'île San Lorenzo. Vous savez... avoir une base d'appui pour réunir des hommes – je ne pense pas des armes – et pour faire quelques réunions loin du contrôle malveillant des hommes de mains de Gradenigo nous serait de grande utilité. Je pense que cette aide uniquement passive, ils pourraient nous la donner si on sait les prendre du bon côté. Et peut-être que plusieurs d'entre eux pourraient enfin être convaincus qu'il est juste de répondre à la violence par la violence et de venir avec nous. C'est vrai que s'ils mettaient aussi seulement la moitié de leur ferveur à servir la cause de la « *libertas* » à celle qu'ils mettent à bêcher les champs de San Lorenzo ou de

l'honnêteté avec laquelle ils partagent entre eux les fruits de leur travail commun... Vous, qu'est-ce que vous en pensez ? »

Frère Giacomo eut un air sceptique.

« C'est à eux que vous avez pensé ? Je ne crois vraiment pas que vous soyez bien tombé. Ils n'ont réalisé qu'une partie de l'enseignement de François. Je vous concède que leur vie de pénitence et de travail en commun peut être montrée en exemple. Mais ils ont oublié qu'il ne suffit pas de vivre dans un esprit de charité mais qu'il faut aussi devenir des prédicateurs et militer pour le Christ. Il ne suffit pas d'être des témoins. »

Il leva les yeux et vit le visage déçu de Paul. Alors il ajouta rapidement : « De toute façon j'irai les voir. Mais je ne leur parlerai pas de la « libertas » qui vous tient tant à cœur. Je leur parlerai du devoir qu'ils ont eux aussi de venir en aide aux autres. Je leur donnerai en exemple celui qui a tiré de l'enseignement de François l'incitation à revenir réellement à l'évangile et n'a pas craint de témoigner de son amour pour les pauvres par le sacrifice de sa vie... »

Le cœur de Paul se serra d'inquiétude et pendant un moment il se repentit d'avoir appelé Jacques. Il se hâta de l'interrompre.

« Je sais bien de qui vous parlez. Mais c'est un homme qu'il vaut mieux oublier, même s'il vous est cher. Personne ne nous suivrait. Je vous en prie, ne poursuivons pas des chimères ! Essayons seulement de saisir cette occasion pour restaurer un peu de droit dans notre ville. Il y a tant de torts à redresser et tant de lois à rétablir ! C'est aussi de cette façon que se réalisent les enseignements de l'évangile. »

Jacques secoua la tête.

« Vous vous donnez des objectifs de peu d'importance. Le temps de l'apocalypse est peut-être déjà en marche et vous parlez de refaire des lois ! »

Paul s'impatientait : « Si c'est ce que vous pensez, aucune forme de collaboration n'est possible entre nous ; Je suis désolé, parce que pour combattre celui qui commande aujourd'hui à Venise, aucune force ne devrait être laissée de côté. »

Jacques changea subitement d'attitude et de ton.

« C'est bon, c'est bon. Pardonnez-moi ma manière de parler trop ardente. Peut-être que nous voulons la même chose et que nous l'exprimons de manière différente. J'irai trouver vos pénitents et je verrai ce qu'on peut en tirer... Mais ils semblent si sûrs du choix de leur vie que je peine à croire qu'ils m'écouteront. »

« Entêtés et visionnaires par conséquent ! Oui, justement comme vous ! insinua le diacre et il lui fit un grand sourire.

Il était content d'avoir conclu l'affaire qui lui tenait à cœur et de n'avoir pas rompu complètement avec Giacomo. Vite il ajouta, craignant que le frère n'entame une nouvelle polémique : « Ne vous occupez pas de moi ! Acceptez plutôt que je vous remercie aussi au nom de tous les autres. Et maintenant, partez, je vous en prie avant que le copiste qui est sûrement assis juste derrière

la porte, ne se mette quelques drôles d'idées en tête. On ne sait jamais par les temps qui courent sous quels habits se cache un espion. Faites-moi savoir quelque chose dès que vous le pouvez. »

Giacomo répondit adouci : « C'est mon devoir de vous aider. Et même, je vais faire vite. Je repasserai ici dans quelques jours avec l'excuse de voir quelque manuscrit et je vous informerai. »

« Mettons-nous d'accord. Demain patron Barozzo que vous connaissez sans doute, part pour Corfou. Quand il reviendra nous nous retrouverons à la Scuola de Sainte Ursule. J'aurai alors les dernières nouvelles. Venez me voir après et je vous mettrai au courant des derniers développements de l'affaire.